

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il voulait, avant d'interroger le colonel, s'entretenir avec lui, lui donner des conseils, l'encourager à dire franchement la vérité.

Si le colonel, en effet, s'entêtait dans le mensonge, il aggravait l'affaire singulièrement.

Au contraire, si Séverac racontait ce qui s'était passé, et cela ne pouvait être autre chose que ce que Daniel avait pensé, cela se réduisait à un acte de violence, vengeant une insulte, et la cour d'assises, prenant en considération la probité de Séverac, l'acquitterait à coup sûr.

Le greffier sortit.

—Qu'avez-vous donc, Daniel ? fit Séverac.

Le juge lui indiqua une chaise.

—Asseyez-vous. Nous avons à causer longuement.

—De quoi ?

—De Lafistole.

—Mais je vous ai tout dit. Je ne sais rien de plus.

—Vous vous trompez, monsieur de Séverac, vous savez autre chose.

Séverac parut interloqué.

Le juge reprit :

—Vous ne m'avez pas tout dit, en effet... Vous avez oublié de me raconter qu'à Paris, il y avait eu entre vous et Lafistole des paroles violentes échangées à l'étude... Et à Orléans, des menaces de part et d'autre...

—Des menaces, oui, c'est vrai.

—Pourquoi me l'avoir caché ?

—J'ignorais que cela pût vous être utile.

—Et vous pensiez sans doute que cela pourrait éveiller l'attention de la justice ?

Séverac ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait. Certes, il ne devinait pas encore où Daniel voulait en venir, et il était à cent lieues de se douter qu'une accusation pesait sur sa tête. Mais Daniel avait rencontré juste. Séverac, sachant Lafistole victime d'un attentat, s'était rappelé ses paroles de la veille. Il avait craint qu'on ne les interprêtât mal ; il aimait sa vie calme et retirée et ne voulait pas d'ennuis. Or, ces paroles, si elles arrivaient à l'oreille de la justice, lui créeraient certainement des embarras ; il les avait passées sous silence.

—Mon cher Daniel, dit-il, c'est vrai, j'ai eu tort de ne pas tout vous dire.

Et il avoua ingénument à la suite de quel raisonnement il s'était tu, et raconta la scène que le commissaire Pastourot avait rapportée à M. d'Hautefort.

—C'est tout, dit-il en terminant, je vous jure qu'il n'y a pas eu autre chose.

—Vous mentez encore, dit nettement le juge.

Séverac devint pâle et se leva brusquement.

—Daniel, vous m'insultez !... Songez à ce que vous dites...

—Il est un détail que vous oubliez volontairement. Lorsque Lafistole vous eut menacé, lorsque, vous-même, vous eûtes répondu en le prévenant que son insulte serait immédiatement punie, qu'avez-vous fait ?

—Rien.

—Jules Dauzon, l'armurier, est venu me déclarer hier que vous aviez échangé un revolver de gros calibre contre une arme plus petite...

—Oui, je le reconnais, dit Séverac troublé malgré lui.

—Vous veniez d'avoir votre querelle avec Lafistole ?

—En effet.

—Et le lendemain, Lafistole a été blessé mortellement à Vilvaudran. On vous a surpris auprès du corps. Et la balle extraite du crâne est du calibre du revolver que vous avez pris chez Dauzon. Comprenez-vous ?

—Daniel, Daniel, fit Séverac d'une voix altérée, vous ne me croyez pas coupable ?

Le juge se taisait. Mais son silence était plus terrible que tout ce qu'il aurait pu dire.

—Daniel ! dit Séverac, avec un cri, en s'avancant.

M. d'Hautefort détourna les yeux.

Et le vieux soldat, atterré, très pâle, les lèvres tremblantes, se laissa tomber sur sa chaise, en murmurant :

—Ce n'est pas possible, Daniel, pensez donc !... Vous n'allez pas m'accuser, je suppose ? Je suis un vieux brave homme, moi. Je vous avoue que j'ai une peur instinctive de vous, de la justice, de vos paperasses... Je n'ai pas vécu dans ce monde-là, moi... J'ai cinq blessures, Daniel, et je suis officier de la Légion d'honneur... Vous ne pouvez pas croire, mon ami, que j'ai assassiné cet homme ?

—Non, vous ne l'avez pas assassiné, dit Daniel très ému, et c'est parce que j'en suis certain, c'est parce que je voudrais vous sauver, c'est parce que vous ne l'avez tué qu'en vous défendant, que je voudrais que vous me disiez la vérité, je vous le jure, la vérité seule est votre salut...

—Mais la vérité, vous la connaissez...

—Je la connais ; vous ne me l'avez pas dite.

—Ce n'est pas celle que vous croyez.

—Prouvez-le-moi, mon ami...

Le colonel eut un geste d'impatience. Il passa les doigts sur son nez et d'une voix rude :

—Le prouver ! Le prouver ! Et comment diable voulez-vous que je vous le prouve, moi ? J'ai menacé Lafistole, c'est exact ; mais je n'ai pas eu l'occasion de mettre mes menaces à exécution. Voilà tout ce que je peux dire. Et je serai franc jusqu'au bout. J'avais dit à cet homme : " Si vous m'insultez, je vous tuerais ! " Si je l'avais rencontré, s'il m'avait souffleté, je l'aurais tué comme je lui avais promis. Mais je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas moi. Je suis un vieux soldat. Je n'ai jamais menti. On peut me croire. Mais, mon cher Daniel, songez donc à ce que vous faites ! Je suis de votre famille... Dans quelques jours, mon fils va devenir le mari de votre fille !

—Hélas !

—Alors vous me croyez coupable ?

—Oui.

Le colonel se mit la tête entre les mains.

—Voyons, il faut pourtant que je me défende...

Et tout à coup, avec un cri de joie :

—Ah ! j'ai entendu dire que Lafistole n'est pas mort ?

—Il n'est pas mort, en effet.

—Eh bien ! il faut le questionner. Il parlera. Il vous renseignera. Voilà le salut pour moi. Ah ! je suis bien tranquille, allez, mon cher Daniel... Lafistole ne peut m'accuser, lui... Et même, s'il en avait l'intention, il ne le ferait pas, car ce n'est pas lorsqu'on va mourir, lorsqu'on se trouve au seuil de l'inconnu, de l'éternité, qu'on pense à mentir et qu'on fait le mal pour le mal... Vous avez dû déjà interroger cet homme, Daniel. Que vous a-t-il dit ?

—Il n'a pu parler...

—Mais s'il a compris vos questions, si l'intelligence lui est revenue, il a pu vous répondre par signes... ne fût-ce qu'avec les yeux ?

—C'est en effet ainsi qu'il s'est fait comprendre.

—Alors ?—fit Séverac, anxieux de plus en plus en voyant que le visage de Daniel restait froid et triste... Alors, il n'a dû m'accuser... c'est impossible !... Que lui avez-vous demandé ? Parlez ! oh ! parlez, Daniel, je vous en supplie ne me laissez rien ignorer !

—Je lui ai demandé : " Connaissez-vous votre assassin ? " Il le connaît. Je lui ai demandé encore : " Est-ce un vulgaire meutrier ou est-il de notre monde ? "—Vous a-t-il suivi depuis Paris ou est-il d'Orléans ?... Est-ce que je le connais ?... Beaucoup ?... Est-ce que je le vois souvent ?

—Eh bien ! faisait Séverac, car il comprenait que là était son salut, en ce qu'avait répondu le blessé.

—Le meurtrier est un homme du monde, qui habite Orléans. Lafistole avait fait sa connaissance quelques jours auparavant. Je le connais beaucoup. Je le vois souvent... Voilà ce que Lafistole m'a fait comprendre...

—Mais le nom ? le nom ? Puisque vous me soupçonniez, Daniel, car vous aviez déjà des soupçons sur moi, sans doute, il fallait prononcer mon nom...

—Je l'ai fait...

Un frisson parcourut les mains du pauvre homme.

Et machinalement ses doigts caressèrent son nez.

—Et alors ?...

Le juge allait répondre quand Séverac ajouta tout à coup d'une voix vibrante :

—Quelles que soient les affirmations de Lafistole, Daniel, je vous le jure, sur mon honneur d'officier, par toute ma vie de probité, que ce n'est pas moi qui ait tué cet homme... Maintenant, parlez... Lorsque vous avez prononcé mon nom... qu'avez-vous compris ?

—Il n'a pu répondre. Il était retombé en syncope.

—Mais depuis ?

—Il est mourant... Les médecins lui ont fait opérations sur opérations, pour lui rendre un peu la vie, d'intelligence... Ils désespèrent.

—Mais il ne mourra pas... il faut qu'ils le sauvent... il faut qu'il parle, du moins avant de mourir, il faut qu'il dise que ce n'est